

# 1

## UN ROMAN HUMANISTE DES ORIGINES : *LE QUART LIVRE* DE FRANÇOIS RABELAIS (1552)

-----

Au cinquieme jour, jà comencans tournoyer le pole peu à peu, nous esloignans de l'AEquinocetial<sup>1</sup>, descouvrismes une navire marchande faisant voile à horche<sup>2</sup> vers nous. La joye ne feut petite, tant de nous comme des marchans : de nous entendens nouvelle de la marine, de eulx entendens nouvelles de terre ferme. Nous rallians avecques eulx congneusmes qu'ilz estoient François Xantongoeys<sup>3</sup>. Devisant et raisonnant ensemble, Pantagruel entendit qu'ilz venoient de Lanternoys. Dont eut nouveau accroissement d'alaigresse, aussi eut toute l'assemblée, mesmement nous enquestans de l'estat du pays et meurs du peuple Lanternier : et ayans advertissement que, sus la fin de juillet subsequent, estoit l'assignation du chapitre general des Lanternes<sup>4</sup> : et que, si lors y arrivions (comme facile nous estoit), voyrions belle, honorable et joyeuse compaignie des Lanternes : et que l'on y faisoit grands apprestz, comme si l'on y deust profondement lanterner. Nous feut aussi dict, que passans le grand royaulme de Gebarim nous serions honorifiquement repceuz et traictez par le Roy Ohabé<sup>5</sup>, dominateur d'icelle terre. Lequel et tous ses subjects pareillement parlent languaige François Tourangeau.

---

1. L'équateur.

2. À babord.

3. Français originaires du Saintonge, province aquitaine réunie au royaume de France, au XIV<sup>e</sup> siècle.

4. Allusion à une session du Concile de Trente qui fut retardée.

5. Signifient respectivement, en hébreu, « ceux qui sont forts », et « bon ami ».

Ce pendent que entendions ces nouvelles, Panurge print debat avecques un marchand de Taillebourg, nommé Dindenault. L'occasion du debat feut telle. Ce Dindenault, voyant Panurge sans braguette, avecques ses lunettes attachées au bonnet, dist de luy à ses compaignons : « Voyez là une belle medaille de Coqu ». Panurge, à cause de ses lunettes, oyoit des aureilles beaucoup plus clair que de coustume. Doncques, entendent ce propous, demanda au marchand : « Comment diable seroys je coqu, qui ne suys encores marié, comme tu es, scelon que juger je peuz à ta troigne mal gracieuse ? »

– Ouy vrayement, respondit le marchand, je le suys, et ne vouldrois ne l'estre pour toutes les lunettes d'Europe, non pour toutes les bezicles d'Afrique. Car j'ay une des plus belles, plus advenentes, plus honestes, plus prudes femmes en mariage, qui soit en tout le pays de Xantonge : et n'en desplaie aux aultres. Je luy porte de mon voyage une belle et de unze poulées<sup>1</sup> longue branche de Coural rouge, pour ses estrenes. Qu'en as tu à faire ? Dequoy te meslez tu ? Qui es tu ? Dont es tu ? O Lunettier de l'Antichrist, responds si tu es de Dieu.

Rabelais, *Le Quart Livre* (1552), Chapitre V :  
« Comment Pantagruel rencontra une nauf de voyageurs  
retournans du pays Lanternois »

-----

## Premières approches

Expliquer un extrait tiré de l'œuvre de Rabelais est un exercice ardu, et deux écueils principaux nous menacent à l'heure de nous lancer dans son étude : la crainte face à un texte écrit dans une langue désormais

1. Pouces (unité de mesure équivalent à environ deux centimètres et demi).

ancienne et parfois difficile à appréhender, ainsi que la méconnaissance du contexte et des enjeux principaux de la série composée par l'auteur. On ne saurait ainsi trop conseiller à chacun de s'entraîner à fréquenter assidûment et à lire à haute voix ces textes dont la langue date des premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, et demande une constante interrogation sur le sens des mots et des phrases. Rappelons aussi que si la possibilité de se voir attribuer un extrait de Rabelais à l'oral des concours existe, il ne saurait être question de laisser le candidat sans indications adjuvantes, et que les éditions proposées comporteront des notes de bas de page qui doivent être mises à profit pour mieux comprendre et expliquer le passage.

Mais il s'agit aussi et surtout de bien connaître la teneur d'une œuvre à la fois célèbre et multiple. Pour rappel, c'est donc en 1532 que paraît à Lyon le premier texte, intitulé *Pantagruel. Les horribles faits et prouesses épouvantables de Pantagruel, roi des Dipsodes*. Cet ouvrage prend la forme d'un roman de chevalerie qui narre l'origine, l'éducation, les combats et les victoires de ses héros, des géants ; il est porté par une évidente visée satirique humaniste et évangélique, qui cherche à renouveler la vie du chrétien en prônant un autre rapport aux Écritures. Puis, en 1534-1535, Rabelais fait paraître un deuxième ouvrage, *La vie inestimable du grand Gargantua père de Pantagruel* : si l'on y retrouve le même schéma chevaleresque que dans le premier tome, ce texte ne se présente cependant pas comme une suite diégétique, mais repart en amont, en passant de l'histoire du fils à celle du père, et raconte les guerres picrocholines et la fondation de l'abbaye de Thélème. Le prologue affirme en outre la visée de l'ouvrage ; il s'agit bien sûr de rire, « pource que rire est le propre de l'homme », mais il s'agit aussi de ne pas confondre l'écorce comique et l'intérieur, qui doit être interprété « à plus hault sens ». La formule est connue : il faut, « par curieuse leçon et méditation fréquente, rompre l'os et sucer la substantifique mouelle ». Malgré la condamnation de la Sorbonne, ces deux premiers textes seront réédités en 1542 par Rabelais, qui suggère d'ailleurs de les publier dans l'ordre de la diégèse – ordre que suivent désormais toutes les éditions. C'est en 1546 que paraît le troisième tome, *Le Tiers Livre des faits et dits héroïques du bon Pantagruel*, qui cette fois abandonne le schéma chevaleresque pour se placer dans la lignée de Lucien, auteur grec qui marie la comédie et le dialogue philosophique. *Le Tiers Livre* met ainsi en scène Panurge, ami de Pantagruel, qui désire se marier, mais veut auparavant s'assurer de ne pas être trompé par sa future

épouse. Dès lors, c'est la réponse à cette question qui constitue l'enjeu premier du texte, et ce dernier passe en revue tous les savoirs et tous les systèmes de pensée. Mais aucune réponse valable n'est donnée dans ce troisième tome, et Panurge décide alors d'aller interroger l'oracle de la Dive Bouteille accompagné de ses amis : cette pérégrination fait l'objet du quatrième livre, publié en 1546 et intitulé *Le Quart livre des faits et dits héroïques du bon Pantagruel*. Or la question sur le cocufiage à l'origine du projet de voyage est intégrée dans une perspective plus vaste et élargie sur le plan de la découverte, de la connaissance et du langage, car Panurge, s'il représente l'amour-propre coupable, renvoie aussi à une prise de parole folle qui enivre et libère.

*Le Quart Livre* dont est extrait le texte proposé ici à l'étude prend donc la forme d'un récit de voyage : c'est bien la curiosité et le désir d'apprendre qui motivent et structurent les pérégrinations des personnages. En outre, le texte propose constamment un jeu avec les multiples significations : le lecteur est ainsi appelé à lire « en sens agile », c'est-à-dire à pénétrer dans une forme d'esprit du texte qui l'invite à s'interroger et à proposer diverses significations qui vont bien au-delà de la contradiction et du paradoxe.

## Problématisation et projet de lecture

L'extrait proposé se situe au début du livre, et plus précisément au cinquième chapitre. Auparavant, le lecteur a vu les personnages embarquer en mer et faire une première escale sur l'île de Medamothi. Entre cette première escale et la deuxième, sur l'île Ennasin, racontée au chapitre IX, les Pantagruélistes (ainsi que sont nommés les voyageurs et amis fidèles de Pantagruel) font deux rencontres en mer. D'abord, au chapitre trois, Pantagruel reçoit des lettres envoyées par Gargantua ; l'accueil réservé au messenger Malicorne est donc évidemment chaleureux, et la relation épistolaire entre le père et le fils se double d'échanges généreux, puisque Pantagruel envoie « plusieurs belles et rares choses » – c'est là une manière de placer d'emblée le voyage sous le signe de la curiosité, du savoir, et d'un rapport humaniste

entre les êtres. Puis, après le départ de Malicorne, les voyageurs font une nouvelle rencontre, et celle-ci fait l'objet d'un plus long développement puisqu'elle est décrite du chapitre V au chapitre VIII inclus. Il s'agit donc ici du premier épisode maritime du *Quart Livre*, et le lecteur est en droit de se demander quel type d'accueil sera réservé aux nouveaux venus, après la réception heureuse et bienveillante offerte à Malicorne. Or l'extrait proposé à l'étude joue de la multiplication des fausses pistes et de la déception : si Pantagruel place cette rencontre sous le signe de l'inconnu, du plaisir de la curiosité et de la joie, elle tourne finalement au défi chevaleresque dégradé qui voit s'opposer Panurge et le marchand Dindenault. Le lecteur peut alors s'étonner de la tournure inattendue des événements, puisque l'on passe de la joie clairement exprimée à la moquerie la plus virulente. Le passage porte ainsi en son cœur la question des rapports humains : la joie initiale, qui est promesse d'ailleurs et de nouvelles découvertes est rapidement remplacée par un véritable duel qui fait glisser le texte sur le terrain de la farce et inverse les valeurs initiales.

L'extrait se déploie de manière évidente en **deux mouvements** qui correspondent aux deux paragraphes marqués typographiquement : le premier segment met en scène une rencontre joyeuse entre deux équipages, tandis que le second donne à lire un duel comique entre deux chevaliers dégradés.

Il s'agit ainsi d'interroger ici la manière dont on passe d'une **scène de rencontre maritime à un dialogue qui se transforme rapidement en pugilat**, de montrer comment le texte joue constamment avec des promesses qu'il prend plaisir à déjouer pour devenir de plus en plus **comique** tout en inscrivant en son sein la question des rapports entre les hommes.

## Explication rédigée

### PREMIER MOUVEMENT

Après la pause épistolaire narrée dans les chapitres trois et quatre, le livre en revient au récit, et le titre même du chapitre annonce qu'il s'agit de mettre en scène une nouvelle rencontre. Or cette rencontre est d'emblée placée sous le signe de l'inconnu, puisque les marins sont présentés comme revenant d'un pays au nom énigmatique, le pays Lanternois. Ce nom désigne un pays imaginaire, le pays des Lanternes, déjà rencontré dans le *Pantagruel* et dont l'appellation même provoque un effet double. D'une part, elle renvoie à une forme inconnue, à un pays étranger, et fait écho à la curiosité et au plaisir de la découverte inhérents aux Pantagruélistes, mais d'autre part, elle donne à lire un nom drolatique, puisque le pays Lanternois est, à proprement parler, un pays habité par des lanternes. À la désignation fantaisiste se superpose ainsi une rêverie sur l'étranger et l'inconnu cristallisée par le nom même de cette contrée d'où reviennent les personnages rencontrés par Pantagruel et ses compagnons.

C'est alors l'ensemble du premier paragraphe qui se déploie en mettant en valeur le goût de l'autre et de l'inconnu. La première phrase semble d'abord développer l'annonce du titre : au numéro du chapitre répond le nombre de jours mis en valeur dès l'entame (« Au cinquième jour »), et le narrateur, qui s'inclut dans son récit par l'intermédiaire de la deuxième personne du pluriel, rappelant par là qu'il est un personnage à part entière, multiplie les indications concernant leur navigation. Mais ces indications, non seulement temporelles mais aussi, et surtout, géographiques, tendent bien plutôt à brouiller les pistes qu'à éclairer le lecteur : on ne peut assurer que l'« AEquinoctial » renvoie bien à l'Équateur, car si tel était le cas, comment le bateau pourrait-il s'en éloigner en « tournoy[ant] le pôle peu à peu » ? Il semble bien alors que cette description soit fantaisiste, et qu'elle constitue surtout une manière pour l'auteur de situer sa description sur un plan symbolique : loin de s'intéresser à l'exactitude géographique, il insiste plutôt sur l'éloignement (« nous esloignans ») de toute terre familière et connue, invitant par là le lecteur à se tourner vers de nouveaux mondes et vers

le profit humaniste qu'offrent les découvertes (« descouvrismes »). Pour autant, cet enthousiasme pour l'inconnu pourrait d'ores et déjà être nuancé, puisque le navire rencontré arrive « à horche », terme maritime signifiant à bâbord ; or la gauche n'est-elle pas synonyme, dans les superstitions traditionnelles, de mauvais présage ? En outre, le navire est explicitement présenté comme « marchand », et c'est là un élément important, car le monde marchand est un monde contraire aux valeurs du Pantagruélisme : on se souvient par exemple que le *Tiers Livre* débute par un éloge des dettes et que le chapitre III du *Quart livre* donne à lire un éloge de la gratuité. C'est une idée sur laquelle insiste à de nombreuses reprises l'ensemble du roman : « une et seule cause les avoit en mer mis, sçavoir est studieux desir de veoir, apprendre, congnoistre ». La question posée en creux renvoie dès lors non seulement à la curiosité et aux joies de la rencontre, mais aussi à la manière dont on doit se comporter avec ce qui nous est étranger et même contraire.

Or à cette question, le texte propose d'abord une réponse dépourvue d'ambiguïté. Pantagruel ne fait en effet aucunement preuve de méfiance, et le récit décrit une « joie » sincère et partagée, traduite à la fois par la litote (« ne feut petite ») et par une phrase en forme de chiasme qui permet d'insister sur la réciprocité des sentiments : les Pantagruélistes sont ainsi placés sur le même plan que les marchands, et cet équilibre parfait s'exprime par l'échange des nouvelles. Il s'agit bien ici de mettre en valeur un bon usage de la parole, une parole qui s'échange, qui s'écoute (« entendens ») et qui permet le partage : à ceux qui viennent de partir, on donne des nouvelles du monde marin, et ceux qui sont sur le chemin du retour s'enquière de la « terre ferme ». La répétition du verbe « entendens » et du substantif « nouvelles » est à comprendre comme une insistance sur l'importance de l'échange humain, échange qui passe à la fois par la parole et par l'intérêt pris pour le fonctionnement de l'univers et des sociétés humaines. Cette rencontre est ainsi tout entière placée sous le signe de l'amitié et de la joie, et c'est à une réelle forme de fraternisation que l'on assiste, puisque les navigateurs se « rallient » aux marchands : le terme est fort, et désigne le véritable unisson qui s'organise entre des personnages qui ne se connaissent pas. Cette notation interroge d'ailleurs quant à la représentation de l'espace : est-ce à dire que Pantagruel et ses compagnons quittent un moment leur bateau pour se rendre sur le navire marchand ? S'agit-il d'un pont dressé entre les bâtiments, sur lequel les deux groupes se

rejoignent ? Ce qui pourrait être considéré comme une négligence narratorialle semble plutôt ici un effet concerté qui permet de créer une sorte de scène commune, une scène qui deviendra bientôt scène de théâtre lorsque Panurge et Dindenault se disputeront.

Mais après avoir introduit cette réunion, le récit prend plaisir à formuler une première surprise et à jouer de la déception du lecteur : tandis que la rencontre était présentée comme une promesse de découvertes et d'interrogations sur l'inconnu, l'intérêt pour l'étranger se trouve plaisamment renvoyé au connu. Car ces marchands se trouvent être originaires de France, et non seulement de France, mais aussi de Saintonge : l'effet de drôlerie est manifeste, car cette région d'Aquitaine se trouve être très proche de chez les Pantagruélistes, et même de chez Rabelais. La promesse de l'ailleurs contenue dans la rencontre avec un navire marchand se trouve ainsi subitement déjouée, puisque ce sont des voisins que l'on croise en pleine mer ! Mais cela n'altère en rien la joie de la découverte et de l'échange : est ainsi mise en valeur l'idée de la communication, et de la communication partagée, dont la réciprocité est soulignée par l'usage du participe présent. Les verbes employés sont d'ailleurs importants, car ils renvoient d'une part à l'importance de la mesure, de la raison (« raisonnant »), et d'autre part au principe pantagruéliste du partage. Quant au terme « ensemble », il insiste sur le goût de se fréquenter et d'échanger sur lequel doit se fonder l'harmonie entre les hommes. Le texte se déploie alors selon une dynamique de la surprise déceptive, mais aussi sur une forme de crescendo dans la surprise : non seulement les voyageurs sont des voisins, mais en plus ils reviennent précisément du pays où se rendent les Pantagruélistes, ainsi que le lecteur le sait depuis que cela a été annoncé dans le *Tiers Livre* et rappelé dès le premier chapitre du *Quart Livre*, où l'on apprend que la Thalamege, le bateau de Pantagruel, est agrémenté d'une haute lanterne « denotant qu'ilz passeroient par Lanternoys ». Cette dernière appellation s'inscrit dans le paradigme de l'exotisme qu'avait inauguré le nom propre « AEquinoctial », et la révélation du nom de ce pays a pour conséquence un crescendo dans la joie des voyageurs, crescendo traduit par le terme « alaignesse » qui concerne l'ensemble de l'équipage, ainsi que l'indique le déterminant « toute ». On retrouve alors la caractérisation des personnages comme des individus avides d'apprendre et de connaître toujours plus : ils se présentent comme des explorateurs et des ethnologues « enquestans » à